

## « Nous existerons aussi longtemps qu'il y aura de la lumière »

Sepúlveda, auteur d'un ouvrage retentissant sur Pinochet, met en scène les victimes du dictateur dans un roman à la fois émouvant et réjouissant

**L'ombre de ce que nous avons été**, de Luis Sepúlveda. Éditions Métailié, 150 pages, 17 euros.

L'ombre de ce que nous avons été est l'histoire d'un retour dans un Santiago d'après l'exil. Trente-cinq ans ont passé et la ville dont l'exilé a tant rêvé n'est plus qu'une ville inconnue, décevante, noyée sous la pluie et la grisaille, éclairée en clair-obscur des souvenirs de la jeunesse où, malgré les tortures et la mort, les jeunes militants révolutionnaires luttèrent pour créer un Chili nouveau.

Trois amis se retrouvent donc, vieillies, la chevelure blanchie, ventripotents, avec en sus le poids d'une vie sentimentale ratée. Ils ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été, mais une ombre ce n'est pas rien puisqu'il n'y a d'ombre que parce qu'il y a la lumière. Lucides sur ce Chili où la bourgeoisie post-Pinochet a su appliquer le mot d'ordre du *Guépard*: « *Changer pour que rien ne change* », ils sont aussi sans illusion sur le destin de leur propre histoire.

« La jeune garde » a été éliminée dans les prisons, les tortures, les cimetières ou l'exil. Les vétérans sont gommés de l'histoire: « *Il n'en restait que des chants révolutionnaires mais plus personne ne les chantait car les maîtres du pays avaient décidé qu'il n'y avait jamais eu au Chili de jeunes comme eux, qu'on n'avait jamais chanté la Jeune Garde et que les lèvres des jeunes filles communistes n'avaient jamais eu la saveur de l'avenir.* » Désarmés sous la pluie incessante qui les écrase, ils savent qu'on ne se remet pas de l'exil, « *toute tentative est un leurre* » puisque le pays de la mémoire est celui de la beauté et de la jeunesse, le « *pays de Peter Pan* ». Il faut donc ne rien oublier, ne rien renier mais quand même tenter de vivre. Alors, avant l'inéluctable retour à ce réel accablant, nos vieux révolutionnaires vont se jouer une dernière belle histoire où le secret et la lutte dangereuse contre l'ordre établi seront de mise.

Dans une situation et une atmosphère qui auraient tout pour relever de la tragédie, Sepúlveda réussit le tour de force d'offrir un livre jamais

désespéré, plein de drôlerie, de fantaisie, de tendresse et de fraternité avec de beaux moments d'émotion. Peut-être, parce que, à l'instar de son héros se souvenant du « *sourire éternel des morts* », il veut croire « *qu'aucun malheur ne résiste à un éclat de rire* ». D'une façon totalement aléatoire et farfelue où se confondent polar, fable politique, amours ratés et souvenirs, le romancier nous entraîne dans une intrigue inclassable, absurde et loufoque (comment oublier cette poule à la « *conscience de classe, héroïne du travail socialiste* »), qui remue le passé tout à la fois dans ses douleurs comme dans ses instants d'enthousiasme, et réenchante par l'écriture la souffrance des illusions perdues. Dans ce Chili d'aujourd'hui, des situations parfois désopilantes nous ramènent constamment au cœur d'une question essentielle: que sont devenus nos rêves et nos utopies? Comment, nous qui n'avons pas changé dans un monde qui, lui, a changé, devons-nous vivre? Et quel monde est ce Chili où les vainqueurs prospèrent, où les classes moyennes avancent « *tête baissée* »

sous l'œil des caméras et où la désespérance a réduit les enfants du peuple à se détruire dans la drogue?

Dans cette ultime aventure les vieux compagnons, avec la fermeté de leurs idées et une énergie qui ne s'est pas éteinte, tentent un casse inénarrable, casse qui est celui d'une juste cause mais qui ne peut bien sûr rien changer à ce nouvel ordre du monde. Pourtant rien n'est tout à fait perdu puisqu'un vieux policier dont la carrière s'est déroulée sous Pinochet choisit, avec sa jeune équipière, le camp des vieux compagnons rebelles, celui de loi morale authentique. Alors, il peut cesser de pleuvoir sur Santiago.

Ce roman, qui n'a rien d'un roman à thèse ou d'une leçon politique, est cependant loin d'être innocent, et une réflexion d'un des vieux révolutionnaires chiliens nous en donne peut-être une des clés: « *Comme l'a dit le camarade Lénine, les hommes ne peuvent pas corriger les choses du passé mais ils peuvent anticiper celles de l'avenir.* »

Marie-Thérèse Siméon

## Les « chevaliers » de notre temps

Dans son premier roman, *la Centrale*, Élisabeth Filhol met en scène, avec retenue et élégance, le quotidien des hommes dans le nucléaire industriel.

**La Centrale**, d'Élisabeth Filhol. POL Éditeur, 2010, 144 pages, 14,50 euros.

C'est avec appréhension que l'on aborde un roman qui traite du travail industriel dans notre société. On a connu de bonnes volontés en ce domaine qui se sont perdues dans la compassion ou le pathétique. Autant d'écueils qu'Élisabeth Filhol parvient à éviter, démontrant que réalisme et littérature peuvent encore faire bon ménage.

Le monde dont il est question ici, celui des centrales nucléaires, ne flotte pas dans un univers politique abstrait. Le cadre est celui de la privatisation progressive de ses activités, et notamment du nettoyage des zones radioactives. La force réaliste du roman ne tient pas à la caution donnée par les noms d'EDF, de Chinon, du Blayais, mais à l'évocation des conséquences de cette politique industrielle sur le quotidien des personnages. La vie au camping, l'agence d'intérim, la peur d'être trop irradié lors d'une opération et de ne plus pouvoir travailler ensuite: jamais le roman n'esquive cette complexité.

Mais le plaisir que procure la lecture de *la Centrale* dépasse la satisfaction de ce cahier des charges. Il tient à une

chose rare, précieuse: le respect, voire l'élégance avec lesquels sont traités les personnages et les lecteurs. Dans ce roman, les hommes ne sont pas réduits à la colère ou à l'espoir: ce sont des êtres de raison, de subtilité et de dignité, jusque dans leurs émotions et leurs affections. Ce n'est pas parce que l'on vit au camping et que l'on risque sa vie à chaque geste de travail que l'on est disposé à brader le sens de sa vie. Cette question, cruciale, anime tout le roman sans condescendance: d'emblée, on comprend qu'elle ne se résout pas dans la famille ou les amitiés électives, ni dans la colère censée être relayée par un activisme spectaculaire.

*La Centrale* est un roman qui émancipe car le lecteur y apprend, et y construit. Le fonctionnement d'une centrale et le principe de la scission nucléaire nous sont expliqués tranquillement, par touches, comme dans une conversation. Chose rare, le récit à la première personne n'isole pas le personnage et le lecteur dans une complicité aliénante, il construit au contraire le sentiment d'exister dans un monde bâti par les mains et par les mots d'hommes, constamment confrontés au sérieux et à l'importance de leur tâche. Et, ce qui naît au cœur de cet espace romanesque, c'est « l'envie

d'en être », véritable prouesse si l'on considère les dangers et les difficultés qui jalonnent cet univers. Mieux, ce sentiment est dépourvu de tout héroïsme morbide. Ni colère, ni espoir, ni désespoir, cette « envie d'en être », fondée sur la dignité et la raison, n'est pas si éloignée de la conscience de classe avec laquelle se dit la fierté des hommes responsables, talentueux, conscients de leur destin commun. D'autant que ce commun s'élargit subtilement à la fin du roman avec la figure discrète d'une autre industrie, le chantier naval: autres risques, autres privatisations, autre précarité, autre savoir-faire, autre responsabilité.

Qu'attendons-nous de la littérature? Élisabeth Filhol montre qu'elle a un rôle spécifique à jouer dans le dévoilement des mécanismes de notre société. Et si la lutte de classes ne se dit pas ici avec la même limpidité que dans certains romans des années 1930, ce n'est peut-être pas à la littérature qu'il faut s'en prendre. Saurait-elle être en avance? Du moins, lorsqu'elle s'efforce de dire, d'éclairer le réel, de l'interroger dans son sens et ses contradictions, le tout avec élégance et dignité, nous ne pouvons que la saluer.

Stéphanie Loncle

## Dans le sillage de Jack London

**De pareils tigres**, de Jean-Marie Dallet. Éditions du Sonneur, 260 pages, 17 euros.

« **La mort prompte, sous le couteau, est trop douce pour pareils tigres.** »

C'est ainsi que *le Messenger de Tahiti*, en 1892, condamne avant tout procès Léonce Degrave, alias Alexandre Rorique, alias Georges de Vernier, trente-huit ans, et son frère Eugène Degrave, alias Joseph Rorique, alias Louis Toussaint, vingt-sept ans. Ces deux marins hors pair ont été arrêtés dans l'archipel des Carolines sur le seul témoignage d'Hippolyte Mirey, le cuisinier de la goélette *Niuroahiti*, partie de Tahiti et portée disparue, qui les accuse de piraterie et d'un septuple assassinat.

Ils sont jugés par le tribunal maritime de Brest et condamnés à avoir la tête tranchée. L'instruction n'a apporté aucun fait nouveau, aucune preuve formelle, et le jugement repose donc sur la dénonciation du seul Mirey. Une enquête de Gaston Leproux dans *le Matin*, qui dévoile la véritable identité des frères pirates et donne de ces tigres un portrait héroïque, des pressions diplomatiques de la Belgique dont ils sont ressortissants, la mobilisation du comité de défense, de Séverine, la grande journaliste progressiste et féministe, de Clemenceau, de Zola, ne suffisent pas à faire rouvrir le procès, mais le président Sadi Carnot commue la peine capitale en déportation à vie. Tout cela se déroule pendant la période la plus instable de la III<sup>e</sup> République, dans une France ravagée par l'antisémitisme, où les bombes anarchistes éclatent

dans tous les coins, sur fond de scandale de Panama et d'affaire Dreyfus – Dreyfus déporté comme les deux frères au bagne effroyable des îles du Salut, en Guyane.

Léonce y meurt de dysenterie, Eugène sera gracié par le président Loubet en 1899, trois mois après Dreyfus. Il mourra en 1929, en Colombie, dans des circonstances mystérieuses. On ne retrouvera pas son corps.

*De pareils tigres* est un grand roman d'aventures dans les traces de ceux de Jack London, Robert Stevenson ou Joseph Conrad. De la trempe qui fabrique les mythes. C'est aussi une méditation sur la fiction romanesque, une construction vertigineuse entre enquête et invention (une histoire vraie, que nous voyons avec les yeux de l'imagination), entre vérité et mensonge (nul ne sait si les deux frères furent des marins

malchanceux ou de féroces assassins, le lecteur moins que quiconque). Jean-Marie Dallet confie son récit à plusieurs voix – les deux frères, le cuisinier accusateur, le tenancier de l'hôtel-restaurant de Ponape et le jeune officier qui y procède à l'arrestation, le capitaine de frégate-instructeur et l'avocat des accusés, le journaliste du mais aussi Paul Gauguin et Joseph Conrad – sans jamais trancher, en faisant chatoyer l'extraordinaire diversité des interprétations.

Et puis il y a son merveilleux lexique marin, ces mots de la mer qui nourrissent le rêve de leur exacte poésie, sa langue luxuriante, sa cadence qui ne ressemble à aucune autre, et ce qui hante tous ses romans: Tahiti, Gauguin et son génie solitaire et humilié, Conrad et ses héros, leurs âmes inquiètes et perdues.

Marie Masson